

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 7 (1913)
Heft: 3-4

Artikel: La consolation dans le chant [suite et fin]
Autor: Mauclair, Camille
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1068869>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 16.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Consolation dans le Chant

(*Suite et fin*)

« Avec nos grandes peines faisons de petites chansons », a dit Henri Heine, avant le pauvre Lélian. Avec toute petite peine la musique refait un grand lied, et rien ne lui semble banal. C'est même par les choses banales qu'elle rajeunit son miracle constamment inattendu. Car nous appelons banal tout ce qui est immodifiable et essentiel, tout principe fondamental, et jusqu'au jour qui nous éclaire et jusqu'à l'amour qui nous crée, nous exalte et nous perpétue ; notre peur de disparaître nous fait appeler banales toutes les choses majestueuses qui nous survivront, et cette vengeance d'éphémères nous contente, et berce un temps notre ennui. L'homme n'est qu'un lied de joie et de peine dont l'étui de chair s'égare au milieu des vastes éléments symphoniques de la vie. La musique lui fait comprendre que, malgré cet emprisonnement passager, sa mélodie d'âme participe du rythme de ces éléments qui lui semblent étrangers ou hostiles. Il s'entrelace à l'existence comme un trait de violon sinuant à travers le tissu d'un orchestre restant pourtant perceptible. La musique symbolise constamment sa destinée. Toutes les langues sont des dialectes qui divisent les hommes : la musique est le langage qui les réunit.

Là sont les raisons mystérieuses qui font la qualité du silence devant la musique, silence immédiat qui ne ressemble à aucun autre. Nous ne pouvons faire un geste sans certifier une longue série de lois éternelles, mais nous n'y songeons pas : que soit fait, pourtant, le simple geste de frôler un instrument et d'en émouvoir quelques harmonies, à l'instant nous avons la certitude d'être déjà en route pour sortir de nous-mêmes — déjà en route vers le tombeau de Bérénice pour trouver le soulagement de notre peine. La musique évoquée apparaît comme le bardé au milieu des rois sombres qui espèrent de sa harpe le remède à leurs soucis. Et comme ils jetaient au cou du chanteur errant leur chaîne d'or, sans rien dire, nous suspendons au lied qui passe la chaîne de nos pensées les plus précieuses, et elles accompagnent son souvenir. Notre peine nous a quittés, nous nous sentons un peu seuls, et nous songeons à elle en devinant déjà l'approche de celle qui la remplacera.

Les hommes se consolent avec des mots. Mais la caste de ceux qui se consolent avec des sons est limitée et spéciale. Une telle consolation est sensuelle : c'est une passion. Elle engendre des coutumes morales particulières. Elle permet à l'être qui la recherche des références soudaines que ne donnent ni l'excès charnel, ni l'alcool ni l'opium, ni les autres moyens d'oubli que

l'homme a appelés à son aide soit pour se projeter dans l'infini, soit pour en bannir la hantise, selon que le désir ou la terreur d'être confondu aux lois générales de la destinée le visitent et l'hallucinent. Une telle consolation est infiniment tyrannique en sa douceur. Elle transforme celui qu'elle réconforte. Il ne se retrouve jamais lui-même tout entier, celui qui a une fois demandé à la musique de l'arracher au malheur. S'il lui a confié le petit rythme qui le fait vivre, il devient pareil à l'homme qui a confié son avoir à une colossale entreprise : ce rien fructifie, cette goutte d'or mêlée à l'océan d'or devient à son tour un flot d'or, mais par une série de mécanismes que le bénéficiaire ne sait pas toujours comprendre, et il ne pourrait même retirer son avoir devenu fortune. Ce qui était à lui est maintenant partie intégrante d'une chose qui fonctionne au-dessus de lui par un jeu de forces supérieures. Ainsi celui qui a admis l'émotion et la consolation musicales dans son existence est devenu plus esclave que l'alcoolique, le fumeur d'opium, l'éthéromane ou le luxurieux. Il a contracté une alliance non avec un vice, mais avec une dépersonnalisation suprême ; il a permis à sa brève existence, à sa petite courbe personnelle, d'être tangentes à la courbe des mondes, il en a appelé du moment présent à l'éternité — et le goût de l'éternité ne le cédera plus sur ses lèvres aux fadeurs du bon sens et de la plate résignation.

C'est pourquoi la consolation dans le chant est de celles qu'il ne faut pas demander étourdiment et sans une sérieuse enquête sur soi-même. Ce n'est pas le remède de tous. Il ne faut pas s'acheminer vers le tombeau de Bérénice si l'on n'a point aimé Bérénice. Il ne faut pas feindre d'avoir besoin de la musique. Ce n'est pas la musique qui nous apprend à comprendre l'utile et puissante beauté de la douleur, mais bien la douleur celle de la musique : et celui qui n'arrive pas à elle avec tout un viatique de peines fécondes, celui-là ne la connaîtra pas. Il ne fera qu'en réciter les formules, en dénombrer les signes, en estimer les moyens. Il sera un luthier, mais il ne jouira point du chant de la lyre. Car le sens de la musique n'est point la conséquence esthétique d'une science, mais le contact d'un élément, rendu possible par une longue préparation mentale et morale, et c'est cette préparation qui importe, plus que l'ingéniosité intellectuelle. Celui qui n'a pas trouvé dans la musique un ami capable d'enlever de sa poitrine étouffée le poids que tous ses amis humains n'en avaient pu ôter, celui qui n'a point senti que sans elle il mourrait, celui qui n'a pas préféré, fût-ce une minute, cette fée immatérielle à toutes les maîtresses réelles, celui-là n'aura pas à escompter ce suprême recours : le chant ne l'élèvera pas au-dessus de soi-même, le tombeau visité ne le consolera pas.

Camille MAUCLAIR.

